



1880

**RÉCIT DE VOYAGE**

**DE**

**PÉRIGUEUX À TENIEK EL HAÂD**

**AUTEUR : JEAN-HENRY BOUFFARD**

**(VOYAGE DE SON ARRIÈRE GRAND PÈRE EMILLE BOUFFARD)**

Nous allons voir le récit de voyage de mon arrière grand père Emile Bouffard caporal au 50<sup>ème</sup> régiment d'infanterie 3<sup>ème</sup> bataillon 4<sup>ème</sup> compagnie et 12<sup>ème</sup> corps d'Armée. Né de Pierre BOUFFARD et de Victoire DENIS qui habitaient à Foussay-Payré en Vendée.

## **RÉCIT DU VOYAGE DE MILIANA EN ALGÉRIE**

### **CAPORAL EMILE BOUFFARD**



**Emile Bouffard et son épouse Louise Pommier  
A Saint Laurs devant leur maison**

Emile Bouffard est l'un des nombreux enfants de Pierre BOUFFARD et de sa femme Victoire DENIS de Sainte-Néomay en Deux-Sèvres. Je ne connais pas son enfance, sa scolarité et sa vie de jeunesse malheureusement il me reste que les écrits de son voyage en Algérie. François BOUFFARD maire de Aigonnay en 1632 était son aïeul et lui était de descendance de Jean De BOUFFARD de Castres de Descendance Capétienne.

(voir aussi mon livre « Autobiographie et Biographie de mes Familles Vendéennes de 1598 à 2010 sur mon site : [jena-henrybouffard.fr](http://jena-henrybouffard.fr) dans le dossier : qui suis-je –Hibakusha)

Affecté au 3<sup>ème</sup> bataillon du 50<sup>ème</sup> régiment d'infanterie, mon arrière grand père, **Emile Bouffard**, partit de Périgueux avec le 12<sup>ème</sup> corps d'armée pour **Miliana en Algérie**. J'ai du partir avec mon bataillon et le suivre dans son changement de garnison.

Avant d'entreprendre ce récit qui m'aura rien de très important je réclamerais tout d'abord l'indulgence. De tout ceux qui pourront en prendre connaissance de fermer les yeux non seulement sur les fautes d'orthographe, mais aussi sur celles que je pourrais faire sur la combinaison des phrases et les différentes expressions que je pourrais employer.

Cet intrépide bataillon surnommé « **Le Bataillon de Fer** » désigné pour cette campagne comme étant le premier bataillon à marcher, partit de **Périgueux** le 06 octobre 1880 à 11h00  $\frac{1}{4}$  pour la dernière foison rappelait au 3<sup>ème</sup> bataillon pour la réunion dans la cour de la caserne. De la cité à 11h00  $\frac{1}{2}$  on faisait l'appel et tous ces jeunes et vaillants soldats désireux de voir cette terre dans l'Afrique, attendre avec une anxiété complète l'heure de départ . Beaucoup croyait l'avoir rêvé et s'imaginait alors passer simplement une revue de campagne, pour moi je ne m'étais pas illusionné et je savais parfaitement que ce n'était pas un rêve mais bien la réalité.

A midi moins le quart le Colonel donna l'ordre de départ, a ce signal la musique et tous les clairons du régiment se mirent à exécuter la marche des Adieux, défilé qu'à toujours été celui des grandes fêtes. Alors le Colonel, le Lieutenant colonel, tous les Officiers supérieurs et une grande partie des Officiers du 50<sup>ème</sup> ouvraient la marche ; nous quittâmes la caserne en adressant à nos camarades nos adieux et nos remerciements de ce qui voulait bien nous conduire jusqu'à la porte d'entrée de la gare pendant le parcours de la caserne à la gare, la musique nous a fait entendre la Marseillaise et la marche du drapeau. Une foule de gens stationnent sur toutes les rues du parcours, pour nous féliciter et nous souhaiter un excellent voyage.

Il était midi et demi lorsque nous entrions en gare et un quart d'heure après nous montions en voiture, d'après les principes d'embarcations militaire, cette opération ne nécessitant que de très peu de temps à 1 heure de l'après-midi le train se mettait en marche.

Une dernière fois nous agitâmes nos képis pour dire adieu à nos amis et à **Périgueux** ou le régiment s'y trouve depuis longtemps et où nous tous nous avons resté assez. En peu de temps la ville disparue et le train emportait sur ses grandes routes ferrées le bataillon du 50<sup>ème</sup> régiment de Périgueux sur l'Algérie. Je ne puis énumérer toutes les stations du chemin de fer où nous avons passé, je me bornerai simplement à dire celles où nous sommes arrêtés qui sont aussi les plus importantes.

A six heures du soir j'apercevais une ville qui paraissait assez agréable comme aspect, aussitôt le train s'arrêta nous entrions dans la gare **d'Agen**, sans avoir pu juger de la grandeur de cette ville. Nous eûmes près d'une heure d'arrêt mais, comme il nous était impossible de sortir de la gare, il a fallu rester à se promener dans les galeries sans pouvoir seulement pénétrer dans l'intérieur du buffet, des factionnaires placés en interdisaient le passage ; ce n'est qu'avec de grandes difficultés que quelques uns parvenaient à se procurer du vin, et encore il a fallu le payer à des prix fabuleux. Il était sept heures et quart, lorsque le train s'est remis en route pour **Toulouse** où nous avons un arrêt de 15 minutes, le train où nous ne sommes arrivés qu'à 10 heures du soir, nous avons eu un arrêt de 15 minutes ; le train commençait à avoir un certain retard. Nous quittâmes **Toulouse** à 10 heures 20 minutes du soir et le train commença d'activer sa marche pour reprendre son retard et, ne pas encombrer la voie, nous avons un arrêt dans toutes les gares suivantes **Carcassonne, Narbonne, Perpignan** où nous avons du rester en gare et débarrasser la voie pour laisser passer le train des voyageurs, nous avons resté plus de 4 heures, toujours dans les mêmes conditions qu'à **Agen** et autre part c'est-à-dire que l'on n'a pas pu sortir de la gare. Nous sommes partis de **Perpignan** à 4 heures et demi et nous sommes arrivés à **Port Vendres** où nous devons embarquer à 10 heures du matin.

Après quelques secondes de répit l'on s'est disposé à quitter la gare pour se rendre à la caserne des passagers où nous devons passer la journée.

**Port Vendres** est une petite ville de peu d'importance situé sur le bord de la mer méditerranéenne à l'angle du golfe du lion elle possède un port assez renommé surtout pour les transports de l'état et de l'armée, quand au commerce je ne crois pas qu'il y en avait beaucoup.

Dans le port on ne voit pas beaucoup de commerce, quand à la ville elle-même, c'est une petite ville qui peut avoir 2 à 3000 habitants. La caserne des passagers celles ou nous avons été caserné se trouve placée sur un petit rocher qui s'avance dans le port. Aussitôt arrivé à la caserne le quartier fut consigné pour tout le monde jusqu'à 2 heures de l'après diner de façon que tous puissent s'approprier et préparer tous les colis pour l'embarcation qui devait s'effectuer à 8 heures du soir. Dès que tous se furent appropriés, l'on commença de mettre les cartouches dans les tonneaux, les fusils en paquet puis on étiqueta les havresacs et fourniments, cette opération fut terminée avant deux heures et tous à l'exception des hommes de corvée, commencés pour porter les colis et ballots, purent aller promener visites de la ville et le port de **Port Vendres**, ils étaient libres jusqu'à 5 heures.

Le temps libre que l'on avait à disposer, quoi que très court, fut assez long pour que quelques uns se distinguent. Comme tous à peu près avait quelque peu d'argent cela ne se demande pas, chacun se mit à faire quelques dépenses. Je ne sais pas si le vin était bon où si la fatigue avait rendu les hommes malades, tout ce que je peux dire, c'est qu'à la soupe, vers cinq heures du soir, lorsqu'il fallut rentrer une grande partie ne pouvait plus trouver la caserne tellement ils étaient ivres. Après cinq heures, le quartier était consigné, tous furent obligés de rester en caserne et cela n'était guère agréable tous voulaient partir et plusieurs même manifestaient hautement leurs désirs. Puisque les minutes furent longues, les trois heures s'écoulaient et l'on commença l'opération d'embarquement, voilà comment procéder à l'embarcation.

Le Sous Intendant militaire était à l'entrée du navire de la Compagnie Transatlantique, portant le nom de « **Saint Augustin** » faisant le service des postes de **Marseille à Alger** et venu à Port Vendres pour nous conduire à cette destination. Il fit l'appel d'après une liste nominative et chacun à l'appel de son nom entrain dans le navire et prenait place à la classe qui lui était désigné.

Notre navire est un transport de 1<sup>ère</sup>, 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> classe, sa longueur totale de 101 mètres et sa largeur de 10 mètres ; son équipage n'est pas trop nombreux il n'est que juste suffisant pour le service, les transports et pour l'entretien du navire. Les Officiers supérieurs étaient en première classe, les Officiers subalternes en 2<sup>ème</sup> classe, les Adjudants, Sergents-Majors et Sergent en 3<sup>ème</sup> classe et nous les caporaux et soldats en 4<sup>ème</sup> classe. Dans cette dernière classe il n'y a pas de cabine on loge en grande communauté dans la même chambre ou sur le pont au grand air et pour lit l'on a tout simplement une petite couverture voilà comment l'on est logé en 4<sup>ème</sup> classe. Tout était terminé à 9 heures et quart, le bataillon du 50<sup>ème</sup> ainsi que celui du 108<sup>ème</sup> et autres passagers étaient embarqués, il ne restait plus qu'à partir. Le Capitaine du navire fit lever l'ancre, et les marins se mirent à l'œuvre pour préparer le départ, ils levèrent le pont qui nous avait servi pour arriver au navire ; enfin à 10 heures du soir, la cloche du **Saint Augustin** sonna et un coup de sifflet répondit aussitôt, le navire se mit en marche quelques instants après tout changea de perspective sur le bord du navire, dès que nous eûmes gagné la pleine mer, la traversée commença avec ses différentes péripéties qui sont assurément assez importantes.

Bientôt la terre disparut et au milieu de la nuit par un beau clair de lune on ne voyait plus que le ciel et l'eau. Une grande partie des passagers civils et soldats commencèrent à chercher les baquets sur la rampe du pont pour exécuter les diverses opérations qu'exige le mal de mer et de tous côtés l'on ne voyait plus que ces malheureux rejeter par ci par là sur le navire tout ce que leur gênait l'estomac. De telle façon que ceux qui se trouvaient pas indisposés étaient obligés de se chercher un asile soit sur le pont ou dans l'intérieur pour se mettre à l'abri. De ces différentes explosions qui répandaient sur le pont et même dans les chambres une odeur infecte.

Fatigué de la route je me suis mis en devoir de me faire un lit avec ma couverture comme dans l'intérieur la chaleur et les mauvaises exhalaisons m'auraient rendus malade aussi ; me suis-je résigné à coucher sur le pont, je commençais de déployer ma couverture en face du mat tribord sous la rampe du pont.

A peine fus-je installé que je m'endormi dans mon profond sommeil, je n'ai rien entendu de ce qui a put se passer pendant la nuit. Pour la première fois le lendemain je me réveillais au milieu de la mer, je voyais l'aurore nous annoncer le soleil et une belle journée, il était cinq heures du matin. Alors les yeux encore appesantis, il me semblait que je sortais d'un rêve, je ne pouvais pas croire à la réalité. Je me croyais encore en France et même à **Périgueux** dans cette vieille caserne de la cité. Enfin après être revenu à moi-même, je m'aperçus de la réalité. Nous commençons de voir **Barcelonne** où il me semblait que nous serions bientôt arrivés, mais nous eûmes le temps d'attendre et de nous laisser aller à nos réflexions intimes, que je ne peux décrire. Le « **Saint Augustin** » rentra dans le port de **Barcelonne** le 08 octobre à 07 heures et demi du matin après avoir fait une traversée de 10 heures à peu près. On jeta l'ancre à la mer, la poste descendit la correspondance dans un canot pour la conduire à **Barcelonne**, notre navire ne pouvant pas aborder jusqu'à la ville. Là on déchargea des caisses et des pommes de terre qui se trouvaient rendues à destination. Les Espagnols arrivèrent autour du navire en apportant dans leurs chaloupes des raisins, du pain, du vin, de l'eau de vie, du tabac, des oignons et cigarettes et tout a dont on avait besoin pour boire et manger et avec des cordes nous pûmes acheter tout ce qui nous faisait plaisir, les prix mêmes n'étaient pas exagérés. Nos Officiers prirent un canot et se rendirent à **Barcelonne** pour faire une petite balade et restèrent plus d'une heure. Ils rentrèrent à bord vers les 11 heures 1/4. Nous restâmes encore près d'une heure dans le port de **Barcelonne**, pendant laquelle nous avons même pris des passagers partant également à **Alger**. Comme à **Port Vendres** il fallut quitter **Barcelonne** et reprendre la mer. On leva l'ancre pas sans difficultés, car elle s'était entravé, il a même fallu aller en arrière pour pouvoir l'enlever après quelques instants de lutte entre ces obstacles, l'on parvint à retirer l'ancre et nous pûmes partir à 1 heures de l'après diner.

A peine avions nous repris la mer, que comme à notre départ beaucoup étaient malades et même plus malades qu'en partant de **Port Vendres**.

La journée était belle et une sérénité sans pareil rendait la traversée agréable ; l'on pouvait croire en voyant cette mer si calme et si douce que tout prêtait pour nous permettre un bon voyage.

Le soleil dans toute sa splendeur se reflétait sur cette immensité d'eau si tranquille et en faisait un véritable miroir transparent ou l'on voyait parfaitement tous les mouvements du navire.

Ce spectacle charmant occupait tellement mon esprit que je ne songeais plus à manger, cependant depuis dix heures du matin, heure à laquelle nous avions déjeuner dans le port de **Barcelonne** on avait rien pris. Le déjeuner du matin se composait du bouilli avec un excellent bouillon gras puis des lentilles très bien préparées, mais peu pouvait en manger, le mal de mer leur en empêchait, ce qui fait qu'après le repas on jeta des pains entiers à la mer.

Il était quatre heures et demi, lorsque la cloche annonça l'heure du diner, voilà comment se fait la distribution dans les premières classes jusqu'au 3<sup>ème</sup> ils sont servi à table, nous en 4<sup>ème</sup> on réunit 12 passagers à la fois et on leur donne un bidon de vin contenant à peu près  $\frac{1}{4}$  et  $\frac{1}{2}$  par homme, puis 2 pains pouvant peser de 3 à 4 livres chacun (1 livre 500grs), alors les passagers se rendirent à la cuisine ou on les comptes encore et le cuisinier donne dans une grande gamelle la viande pour les 12 à la fois et une seconde gamelle pour les légumes. Voilà comment on est servi en 4<sup>ème</sup> classe. Maintenant il s'agit de se procurer une table, comme il est impossible dans trouver on s'installe sur le parterre, puis on commence à manger et comme le couchant on mange en communauté 12 dans le même plat. Tout cela n'est rien, mais c'est lorsqu'un des convives surpris par le mal de mer vient augmenter la ration des vivres en répandant dans la gamelle ou sur le pain les matières qui leurs gênent l'estomac. Je n'ai pas besoin de dire combien vite est fait le repas dans ces conditions, en abondance tous et quelques uns même sont obligés de suivre le mouvement.



Pour moi je n'ai pas eu à me plaindre dans ces différentes occasions me trouvant de faire ordinaire avec des camarades qui ne s'aperçurent pas du mal de mer et qui comme moi firent la traversée sans avoir aucune indisposition.

Tous les repas sans exception sur mer sont vite fait après avoir diné ou déjeuné ou même pris le café. Je commençais à prendre ma place habituelle qui se trouvait sur l'entrée des cabines de 3<sup>ème</sup> classe. Là je contemplais avec satisfaction cette mer qui était si belle et j'examinais les navires qui venaient de certaines directions.

Je les contemplais et voyais apparaître tout d'abord comme une noix à près de 80 kilomètres loin et insensiblement on les voyait grandir en se rapprochant d'eux cela attirait tellement mon attention que je ne sentais pas la chaleur du soleil qui me brusquât tellement que je fus obligé de saigner du nez.

La nuit arriva et il fallu comme la précédente nuit se trouver un endroit favorable pour passer la nuit et pour ne pas avoir les mêmes inconvénients. Je suis descendu m'installer dans une grande chambre de tribord sur le plancher qui recouvre la partie de la cale où on descend les bagages et colis, je ne sais trop comment on appelle cela.

Je m'endormis bientôt bercé pour la deuxième fois par les eaux de la mer méditerranéenne et aussi tranquille que dans un lit de plume. Je fis une excellente nuit sans qu'aucun incident ne trouble mon sommeil.

Il fallut même que l'on vint me réveiller pour aller prendre le café le matin pour le café comme pour les autres repas la distribution se fait de la même manière on réunit une dizaine de passagers et l'on donne 2 pains de 3 livres les deux, puis dans une grande gamelle on met du café de façon que chaque passagers ont à peu près un quart. Alors chacun sert de pain et de café puis se cherche un endroit favorable pour faire son déjeuner de façon à n'être incommodé par personne.

Ce jour là, qui était le samedi, personne ne sentait le mal de mer est nous commencions à voir la pointe du jour, de voir les montagnes d'Afrique et comme dans toutes les traversées à peine voit on la terre que la mer ne produit plus aucune indisposition pour tous les passagers ce qui fait que ce jour là, tous sans exception prirent le café avec un certain appétit que je ne saurais désigné et même une grande partie attendait avec impatience que la cloche annonça le déjeuner car depuis le départ de **Port Vendres** quelques uns avaient encore rien pris.

Enfin depuis 6 heures du matin on voyait quelques côtes et toujours on s'en approchait mais on arrivait jamais ni on ne voyait pas **Alger**.

Ce n'est que vers les 8 heures et demi que nous pûmes apercevoir la ville de « **Saint Eugène** » qui se trouve sur la droite en arrivant à **Alger**, pendant plus de 3 heures il nous semblait toujours arriver mais la distance suit et ne se mesure pas comme sur terre avec des poteaux kilométriques, je ne puis savoir exactement quelle distance nous avons parcourue en apercevant ainsi la ville de « **Saint Eugène** » et la ville « **d'Alger** ».

En examinant la vitesse du navire qui peut-être évaluée de 30 à 35 kilomètres heure, on pouvait se baser à 90 kilomètres par heure.

Notre traverser se terminait et le navire allant aborder. Cette ville tant désirée commençait de se montrer à nous dans toute sa splendeur, son port très vaste et très renommée nous apparaissait avec tous ces navires et frégates cuirassées. Le « **Saint Augustin** » jetait l'ancre au milieu de l'avant du port **d'Alger**.

Nous étions arrivés dans cette ville que depuis notre départ de **Périgueux** était notre espérance unique, il nous semblait à tous être au bout de nos fatigues en arrivant à **Alger**, mais nous fumes déconcertés lorsque notre commandant nous annonça que nous ferions la route par étapes jusqu'à **Miliana** contrairement à ce qu'on nous avait dit en France, c'est-à-dire à simplement qu'au lieu d'être transporté par le chemin de fer **d'Alger à Miliana**, la nous devons prendre garnison.

Il nous fallait encore faire les cinq étapes à pieds et porter le sac avec une charge bien plus forte que celle qu'on porte en France, je ferai le détail du sac au moment du départ. Pour débarquer comme le navire ne pouvait aborder la terre, il a fallu prendre de ces bateaux qui servent à l'embarcation des bois et fourrages et que je ne saurais désigner par le nom qui leur est donné. Le débarquement commença aussi par le 108<sup>ème</sup> qui garnissait deux bateaux que nous avions à notre disposition cette opération ne fut pas longue, en moins d'une heure tous les passagers étaient sur terre, et c'est là ou nous apprenions cette belle nouvelle que j'ai dit en dessus.

On nous place sur deux rangs en face de la porte d'Alger et du viaduc qui maintient la route nationale et qui sert de digue. Nous reçûmes la tous nos ballots, on distribua les sacs, les cartouches et les fusils et de suite on donna l'ordre de faire les sacs et de se nettoyer pour traverser la ville en si rendant à l'intendance où nous devons toucher les sacs, tentes, abris qui en Algérie servent souvent de logement.

A 2 heures de l'après midi on met sac au dos et les clairons ouvraient la marche, on traversa la place nationale ou est la statue du Duc d'Orléans puis plusieurs rues dont je ne connais pas les noms, et nous arrivâmes enfin à l'intendance ou se trouve les magasins de campements.

Nous ayons 189 arrêté, on nous fit former les faisceaux sur le bord de la rue, on posa les sacs sur le trottoir et la nous reçûmes chacun notre tente avec ses accessoires qui se composent de la toile, des montants au nombre de deux, des petits piquets au nombre de trois, de deux petites cordes pour fixer la tente aux piquets et d'un cordeau de tirage.

Tous les hommes reçurent aussi 1 pain pour la ration du samedi et celle du dimanche. A 4 heures  $\frac{1}{2}$  on nous dirigea sur « Mustapha » banlieue et champ de manœuvre de la ville d'Alger. Il était cinq heures  $\frac{3}{4}$  lorsque nous arrivons à « Mustapha » c'est un champ de manœuvre superbe et très grand et où toutes les troupes d'Alger viennent faire l'exercice, on forme les faisceaux immédiatement après les sacs furent défaits et bientôt les toiles de tentes furent déployées et boutonnées par 4.

La nuit commençant de tomber et nous qui n'avions jamais montés une tente nous nous trouvions grandement embarrassés nos Officiers donnèrent l'ordre d'aller quérir des **Zouaves** qui se trouvaient à la caserne du **champ de Mars** faisant face au camp. **Le Général en chef d'Alger** 19<sup>ème</sup> corps d'armée vint à ce moment avec son aide de camp, il salua nos Officiers et nous gratifia de 15 francs par compagnie, sommes versée pour donner  $\frac{1}{4}$  de vin à tous les hommes, il repartit aussitôt avec sa voiture pour voir le Bataillon du 108<sup>ème</sup> qui se trouvait de l'autre côté du camp. Nos **Zouaves** étant arrivés on se met à l'œuvre pour monter le camp avec les petites tentes sac abri qui sont en usage seulement en **Algérie**. Les tentes furent montées pour 6 hommes et dans chaque tente, les hommes qui devaient les occuper se mirent à l'œuvre pour faire leur lit, à qui assurément ce n'est guère difficile dans ces conditions. Dans ma tente comme dans toutes les autres nous avons placé 3 couvre pieds par terre ce qui formait le lit, on plaça les havresacs d'un côté pour nous servir de traversin et voilà l'excellent lit de plumes qui nous attendaient en **Algérie**.

L'appel du soir se fit à 8 heures  $\frac{1}{2}$  et aussitôt après tous sans exception rentrèrent dans les tentes au signal donné par l'Adjudant. Les hommes de mon escouade étant rentrer, je pénétrai aussi dans ce superbe appartement et je me mis en devoir de fermer la porte d'entrée chose facile à faire : on rabat la toile qui à cet effet n'est boutonnée que d'un côté seulement puis de l'intérieur on boutonne cela en passant la main entre les deux boutons assez exposés et voilà tout de suite la maison formée.

Les trois couvre-pieds qui n'étaient pas étendus servaient de couverture ce qui n'était pas trop lourd pour nous garantir de la fraîcheur, des brouillards de la mer Méditerranée qui borde le camp. Malgré tout cela je me suis endormi ainsi que tous mes camarades sans m'occuper de rien tellement j'étais fatigué. Il est à remarquer que nous avons été obligés de faire notre cuisine en plein champ et chercher des pierres pour la construction de nos fourneaux ce qui fait que nous avons mangé la soupe à la chandelle, il était près de 6 heure <sup>1/2</sup> .

La plus grande partie de la nuit se passa sans que je m'aperçu de rien, mais sur les 2 heures et ½ du matin, je me réveillais en sursaut et une fraîcheur extraordinaire me glaçant les pieds et les jambes jusqu'au genou ce n'était pas étonnant un des petits piquets avait lâché brisé et la tente n'étant plus tenue, nous trouvions les jambes en dehors et comme il pleuvait assez ce n'était point étonnant qu'on sente la fraîcheur en étant mouillé par la pluie, je réveillais deux des camarades et nous avons replacé le piquet en tendant la toile sur une de ces extrémités après cette opération je remplaçais ma couverture en me ployant dedans, je me suis rendormi la de suite et assez solidement jusqu'au lendemain matin sans qu'aucun incident ne troubla mon sommeil. Le lendemain dimanche 10 novembre 1880 on se réveilla en entendant les clairons nous sonnant le réveil en campagne comme on n'est guère bien couché sur la terre tous se levèrent et n'ayant rien à faire chacun prit ses dispositions pour aller visiter la ville d'Alger.

Je fis comme les autres et je pris le « tramway » pour me rendre à Alger afin d'examiner autant qu'il me fut possible la ville et les habitants et comme le temps n'était pas trop long puisque je n'avais que la journée seulement à disposer et encore fallait-il rentrer à 5 heures ce qui réduisait pas mal la journée.

Je pris le « tramway » jusqu'à la place nationale ou je fus bientôt arrivé. Descendant du « tramway » je commençais mes explorations dans cette ville qui est tout à fait agréable et ou je fixerais volontiers ma résidence.

Ce qui me frappa le plus c'est la tenue excentrique et la manière de vivre des Arabes, leur force ainsi que leur physique et leur religion. Ils sont tous grands et bien découplés, ils ont aux pieds des savates et les jambes nues jusqu'au genou, pour vêtement ils ont un burnous blanc qui leur couvre le corps, puis un deuxième avec capuchon.

Ils mettent autour de la tête qui est complètement rasé un turban en cordes d'Aloès par-dessus le bonnet du burnous. Je ne puis pas expliquer leur religion ce serait trop long, je me bornerai simplement à dire ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Du haut de la Mosquée le Marabout leur crie comme un « sorcier » dans cette langue que je ne comprends pas que l'heure de la prière est sonnée. Aussitôt les Arabes cessent leurs travaux, ils se mettent à genou, baisent la terre, la frappent avec les mains et murmurent dans leur langage incompréhensible la prière de Mahomet qui dure bien au moins dix minutes. Pendant ce temps là il est impossible de les déranger on leur crie ils ne répondent pas, on les frappe, on leur fait toutes sortes d'histoires ils ne bougent pas, ils ne répondent qu'une fois la prière terminée et sans se fâcher. Quand aux femmes Arabes elles sont esclaves proprement dites, les Arabes selon leur fortune sont autorisés par le Raïs à s'acheter deux, trois, quatre et cinq femmes et même d'avantage, s'ils en ont les moyens. De les nourrir, elles sont vendues au marché public comme les animaux en France, quand à leur costume il est semblable à celui des hommes comme distinction de sexe elles sont tatouées sur la figure avec les différentes marques des tribus auxquelles elles appartiennent.

Les femmes riches portent des bas et de belles chaussures, les femmes de la deuxième catégorie se cachent les jambes avec des bandes de linge blanc qu'elles mettent simplement comme des pantalons lorsque elles aperçoivent des Français ou des Colons quels qu'ils soient, elles font tomber leur Burnous sur la tête et on ne voit plus leur figure. Contrairement à ce qui se fait en France la femme Arabe suit son mari par derrière et porte tous les paquets tandis que l'Arabe marche fièrement sur son cheval les mains libres et la cigarette à la bouche ;

On ne voit parfois quelques unes qui ont sur leur dos de telles charges qu'elles faiblissent malgré elles sur leurs jambes, malgré ça l'Arabe ne se dérange pas, il préfère les voir mourir plus tôt que de les débarrasser de leur fardeau.

Voilà le genre de vie de ces fameux Arabes qui ne sont qu'à demi civilisés insensiblement la civilisation apportera chez eux des améliorations et un jour viendra que Français et ils seront soumis aux mêmes lois partageront les mêmes charges d'impôts et bénéficieront comme nous de tous les avantages de l'instruction.

La Ville d'Alger et une ville fort agréable sise au bord de la mer Méditerranéenne sur le pied d'une montagne, elle domine assez loin dans la mer. Sa construction antique, dans le vieux quartier les rues sont excessivement étroites et les pentes très mal décrites, il y a des rues en allant à la Kasbah ou les voitures ne peuvent pas passer tant la montée en est rapide et beaucoup de rues fréquentées dans ces anciens quartiers qui sont construits en escalier. Mais au centre de la ville c'est tout à fait contraire. De belles rues droites et assez larges permettent aux « tramways » et voitures de circuler à leurs aises sans gêner la circulation des piétons. Le port comme je l'ai dit ci devant est fermé par un beau viaduc qui décrit un demi-cercle ou l'on pourrait bien comporter près d'une centaine d'arcades dans lesquelles plusieurs petits négociants ont leurs « installages (orthographe du texte) ».

Au-dessus du viaduc se trouve une belle route ou également les « tramways » circulent de Mustapha jusqu'à Saint Eugène ; les maisons dans ces grandes rues sont très bien construites et sont à peu près toutes à la même hauteur ; les rez de chaussées sont construits en arrière sous des galeries qui forment les trottoirs, ce qui fait lorsqu'on voit ces rues sans trottoirs on ne les croirait pas aussi belles et aussi larges. De beaux magasins superbement éclairés donnent sous ces galeries un aspect singulier et réellement agréable, la ville elle-même est très propre et bien entretenue. Quand à l'éclairage c'est à peu près celui des villes de France. Je devais entrer au camp à 5 heures du soir, mais je me suis mis en retard et je ne rentrais qu'à 7 heures fort heureusement rien n'advint pour cela. En arrivant au camp il fallait faire son sac, j'étais même en retard, beaucoup l'avait fait, était prêt à partir.

Avec la chandelle je commençais l'opération et voilà de quoi se compose le sac en campagne tout d'abord, dans l'intérieur je plaçais méthodiquement 3 chemises, 2 caleçons, 2 paires de guêtres en toile, 4 mouchoirs de poches, 2 sac à brosse qui se compose d'une boîte à graisser, d'une fiole à tripoli, 1 brosse habit, 1 brosse double à cirer, 1 à faire luire, 1 à bouton, 1 à laver les dents, 1 trousse contenant 1 bobine, 1 peigne, 1 paire de ciseaux, 1 dé à coudre et 1 glace, 1 paire de souliers et 5 théories ; voilà ce qui était dans le sac à l'intérieur.

Avant l'appel comme ma toile de tente ainsi que mes piquets n'avaient pas servi, j'ai voulu avant l'appel terminer mon sac. Je voulais tout d'abord la veste que je plaçais sur les courroies, dessus le sac à distribution de l'escouade, deux serviettes contenant du linge sale, puis autour ma tente en fer à cheval avec tous les accessoires, devant le sac était encore la scie articulée, la hachette de l'escouade et un pain, voilà le sac joignez à ceci un fusil pesant de 5 à 6 kilos, 13 paquets de cartouches dans le sac ce qui fait un poids de 7 kilos à peu près, un bidon plein pour faire son étape, dans la gamelle la viande pour le lendemain, jugez maintenant de la charge réelle du soldat avec la charge complète en **Algérie**. A 8 heures  $\frac{1}{2}$  aussitôt après l'appel, pour la deuxième fois on se couchait en **Afrique**. Dans le camp de **Mustapha** sur cette terre qui comme celle de **France** n'est guère .....

.Bientôt je fus endormi et malgré le tumulte qui eut lieu dans le milieu de la nuit, je m'endormis rien et je ne me réveillai pas.

A 3 heures du matin le 11 novembre nos clairons sonnaient le réveil en campagne, de suite tout le monde est debout et le camp était démonté, ceux qui n'avaient pas eu la même précaution que moi eu à faire leurs sacs la veille, étaient obligés de le faire à la hâte à 4 heures moins le  $\frac{1}{4}$  on prit le café au camp quelques uns allèrent boire une bonne goutte pour se donner du courage à tirer la 1<sup>ère</sup> étape.

Il était quatre heures  $\frac{1}{2}$  lorsqu'on se mit en marche pour quitter la ville **d'Alger** comme l'heure était encore avancée et que les gens n'étaient par encore bien levés nos clairons ne peuvent sonner au départ.

Le bataillon traversa la vallée de **Mustapha** dans de belles promenades garnies d'arbres et quoique la nuit n'eut pas encore disparue, je prenais plaisir à contempler ces arbres que l'on ne voit pas dans nos pays tels que **l'oranger, le citronnier, l'olivier, l'Aloës et le figuier de barbaries** qui bordent les routes et sont en grand nombre dans **l'Algérie**. A sept heures du matin on avait fait du chemin on en était au 10<sup>ème</sup> kilomètres ; deux poses de dix minutes avaient été faites, mais comme on ne distinguait rien à la troisième heures, on faisait une pause de dix minutes, quoique dix minutes soient courtes le sac est bientôt mis à terre car on le trouvait d'un poids fabuleux.



Le sac posé on buvait ce que l'on avait dans son bidon, on mangeait un morceau de pain à peine avait-on fait son petit repas que le clairon sonnait sac au dos et en avant.

La route quoique belle devenait pénible, car nous montions toujours et cela n'est guère agréable, dans les marches, mais plus encore, dans celles militaires surtout lorsqu'on marche en colonne.

Après le départ, le Commandant nous dit qu'à la prochaine halte se serait la grande halte ou on soit, manger la ration à viande que l'on a depuis la veille, c'est la ce que l'on appelle le déjeuner du soldat en route. Les quatre kilomètres ne furent pas la par exemple on s'arrêta et après avoir mis le sac à terre, chacun commença de s'organiser pour faire son petit repas et se reposer pendant une heure ou une heure  $\frac{1}{2}$ .

Beaucoup avait épuisé le vin ou l'eau qu'ils avaient apporté, ils furent obligés de courir un peu parce qu'en Afrique l'eau est rare en compagnie. Pour moi j'avais du rhum dans mon bidon et un de mes collègues avait du vin pour faire notre repas ce qui fait que le déjeuner pour nous fut à faire de suite. Je ne sais si c'est la marche qui me mettait en appétit mais tout ce que je puis dire, j'aurais dévoré n'importe quoi aussi à peine installé que ce que nous avions emporté fut bientôt mangé, après le déjeuner comme digestif on s'ingurgitait une bonne goutte de rhum et cela remettait les jambes en donnant la gaieté. Cela fait, on fumait la cigarette et on se mit à causer en attendant que l'heure du départ soit arrivé. Tout en causant j'examinais un peu le pays, ce que j'ai remarqué tout particulièrement c'est une tribu Arabe, je me suis demandé et je me demande encore comment ils peuvent habiter la dedans et surtout en si grand nombre on ne peut pas le croire.

Je vais expliquer à peu près les combinaisons et les constructions de ces tribus tout au bord de la route sous un arbre épais 5 à 6 Arabes mollement assis sur des nattes faites avec des cordes d'Aloès étaient à causer ou à jouer, je demandais alors à ceux qui connaissait déjà l'Afrique ce que c'était que cela, on me renseignât de suite. C'était un gourbi ou ce que l'on appelle en France une « Maison Arabe » qui conduisait à la tribu qui se trouvait à 200 ou 300 mètres de là.

Ceux-là sont pour ainsi dire les gardiens de la tribu se sont ceux qui probablement doivent avertir les autres lorsqu'ils ont besoins des aides pour n'importe quelles choses.

Ce gourbi que je viens de décrire est pour eux un véritable château et pour nous, ceux là sont encore assez agréable parce qu'on peut les voir, mais il en est d'autres comme je vais vous l'expliquer qu'on ne voit pas du tout, qui sont complètement ensevelis sous la terre ou dans des grottes de rochers dont l'entrée est presque imperceptible et on ne croirait pas en voyant , ce réduit que des hommes aussi grands qu'eux peuvent rentrer la dedans avec leurs familles (les trogodolytes en France).

La tribu est construites en un groupe serré de gourbi qui sont échelonnés les uns sur les autres sans aucun alignement, ils ne connaissent pas les rires. Tout ce touche là-dedans et je suis à me demander comment ils peuvent reconnaître leur propriété. Quelques uns de ces gourbis sont construits avec des branches de joncs bien resserrés puis il recouvre ces branches avec de la mousse et des feuilles, c'est assez bien organisé, la pluie assurément ne peut pas pénétrer par le couvert, au côté Nord ils font une cloison de la même manière et à l'est et l'ouest c'est la même construction, mais le côté sud qui se trouve l'entrée du gourbi est simplement fait avec des toiles, ce qui fait que la maison toute entière est à vue ouverte. Quand à l'ameublement de leur propriété, il est facile à énuméré, ; tout le mobilier se compose de nattes qui recouvrent la terre et leur servent de lit et de table. Je n'ai rien vu autre chose dans ces belles propriétés. Je ne sais trop de quoi ils vivent. Je ne connais pas du tout les instruments qu'ils se servent pour préparer la nourriture, mais d'après ce que j'ai vu ils doivent vivre de fruits ou préparations quelconques. Ils n'ont pas de feux dans les gourbis ni rien qui puissent servir à faire cuire les aliments cela est assez drôle.

En dernier lieu les autres gourbis sont cachés sous la terre, c'est un trou fait par un assez profond, ils recouvrent cela avec des joncs et voilà un gourbi fait. Les autres, enfin, c'est nature elle-même qui les a fait, ce sont des grottes de rocher, il y en a quelques unes de ces grottes qu'ont l'entrée si étroite qu'on ne s'imaginerait pas qu'un homme puisse entrer là-dedans, cependant ils rentrent assez facilement quoique grands, ils ploie comme ils veulent.

Dans un **gourbi**, il peut y avoir une trentaine d'habitants et c'est une longueur de 3 mètres 50 centimètres au plus long, de 2 mètres, comme vous pouvez le voir ils vivent dans la plus grande communauté et sont rarement en querelles.

La grande halte était terminée et le clairon sonnait sac au dos. De suite ont cessent les clubs chacun prends le sac sur le dos et après avoir rompu les faisceaux, la sonnerie se fit entendre.

Aussitôt on se mettait en marche, mais la fatigue en fit tomber 2 ou 3 dans les deux premiers kilomètres, cependant la colonne marchait bien et une belle route droite comme un « I » fatiguait un peu plus, on voyait **Douara**, gîte et il tardait à tous d'y arriver après 1 heure et quart de marche y compris la pause, nous entrions avec la fanfare de nos clairons dans la ville de Douara et nous nous sommes dirigés sur la place d'exercice ou nous sommes arrivés à 11 heures du matin, les quatre compagnies se placèrent dans l'ordre qu'on devait monter le camp. Aussitôt après avoir formé les faisceaux, on quitte les sacs et on se préparait à monter le camp, ce qui fut bientôt fait car on commençait à avoir l'habitude de camper et de monter le camp.

Ce fut bientôt terminé les fourneaux montés en un mot notre caserne était construite. A 1 heure de l'après midi chacun peut aller se promener l'on avait toute la soirée. **Douara** est une petite ville de 2.000 à 2.500 habitants en France on appellerait ça un village, mais en **Afrique** c'est une ville placé sur une petite hauteur, elle domine la vallée immense du **Chélif**, le commerce y est complètement inconnu, comme garnison il y a une compagnie de tirailleurs Algériens qui sont la pour fournir la garde des pénitenciers. De la 3<sup>ème</sup> compagnie fusilier discipliné qui a détachement tout près de **Douara**. Cette ville est habitée pas des « **Colons Alsaciens ou Lorrains** » qui travaillent la terre aussi tout autour de Douara on se voit pas beaucoup de terrain qui ne soit pas cultivé, la verdure seule se montre dans ses parages.

Cherchant avec un camarade un café ou il y avait un billard pour faire une partie. Je contemplais avec plaisir cette belle campagne qui me rappelait la France ou dans le mois de mai, la campagne n'est pas aussi verdoyante et aussi belle que celle d'Afrique au mois d'octobre et en cette saison tout est mort ; tandis qu'en Afrique les arbres garnis de feuilles portent encore leurs fruits tout cela me ravissait et me faisait oublier les fatigues de la marche et du métier militaire.

Après avoir joué une partie je me dirigeais sur le camp car l'heure de la soupe était arrivée. Je mangeais la soupe avec bon appétit car en campagne on fait de la soupe excellente et bien chaude cela faisait du bien et donnait des forces pour l'étape du lendemain.

La soupe manger j'entrais à la tente et m'enveloppant dans mon couvre pieds je me suis endormi et je me réveillais l'appel était fait ce qui fait que je continuais jusqu'au réveil. Je dormais encore solidement lorsque les clairons sonnèrent le réveil en campagne, il était 8 heures et  $\frac{1}{2}$  du matin. Le café étant prêt à boire personne ne se faisait prier pour cela parce tous les matins on sortait tout frileux de la tente un peu de café bien chaud cela faisait un bien incompréhensible. Le café pris on levait le camp refaisait les sacs et l'on attendait l'ordre du Commandant. Ce jour là qui était le 12 novembre, le Commandant fit partir à 4 heures et quart, les brouillards étaient encore assez épais mais le temps était agréable de marcher, toutes les heures on faisait une pause de dix minutes. La quatrième pose qui se fit à 800 ou 900 mètres de la ville de Bouffarik, il fut ordonné au départ de cette pause de tendre les bretelles de fusils et de mettre l'arme sur l'épaule droite en entrant dans la ville les clairons se mirent à sonner et l'on traversa la ville au pas accéléré sur quatre rangs, il était à peu près 8 heures<sup>1/3</sup> du matin.

A peine sortie de la ville le Commandant fit remettre les armes à la bretelle et à volonté le bataillon passa sur une route dont on aurait pu se croire dans une forêt d'orangers et de palmiers.

**Les arbres fini la plaine se montra et à nous dans toute son étendue.**

**Une seule en ligne droite allait nous fatiguer à l'extrémité et aussi loin que l'on pouvait apercevoir l'on voyait la colonne de **Blandan à Béni-Mereb** et c'était la que nous devions faire la grande halte. Nous avons cherché à l'attraper bien vite mais ce n'est qu'après avoir fait 5 kilomètres que nous pûmes y arriver.**

**Le commandant nous donna 2 heures pour la grande halte et comme à **Béni-Mereb** il y a encore assez de restaurants, la permission fut donnée à tous pour aller ce restauré dans les auberges.**

## Chapitre II

Arrivé à Miliana.

Miliana est une ville d' [Algérie](#), en [Afrique du Nord](#).

Chef-lieu de commune et de [daïra](#) de la wilaya d'[Aïn-Defla](#). Elle forme une daïra avec la ville de [Ben Allel](#). Erigée en commune de plein exercice par le décret impérial du [17 juin 1854](#) (avant Chleff et Aïn Defla même).

Superficie : 55 km<sup>2</sup>.

Habitants : 39 662 (1998), 45 318 (2004).

2<sup>e</sup> plus importante agglomération de la wilaya.

Située à 119 km au sud ouest d'[Alger](#) sur le revers septentrional du petit Atlas, [Miliana](#) se présente comme une ville aux richesses naturelles multiples. Suspendue au penchant du [mont Zaccar](#) qui la couvre entièrement au nord, la ville est bâtie sur un énorme rocher de travertin aux contours abrupts. À l'est, elle domine à pic un ravin, au sud, la vallée du [Chélif](#), et à l'ouest un plateau arrosé d'eau jusqu'à la chaîne de l'[Ouarsenis](#).

Les anciens historiens comme [Pline l'Ancien](#), [Ptolémée](#) et [Antonin](#) ont eu des divergences quant à l'origine du toponyme de cette localité.

Plusieurs appellations ont été citées telles que :

*[Manliana](#) ou [Malliana](#) et [Zucchabar](#) ou [Sugabar](#).*

Quelques pistes :

Le nom de *[Manliana](#) ou [Malliana](#)* dérive du patronyme [Manlae](#) Ce nom d'origine latine est attribué à une fille de famille patricienne romaine ([Manlia](#)) propriétaire de grands domaines ([Fundi](#)) dans cette région agricole de la vallée du [Chélif](#).

Le second toponyme "Zucchabar" ou "Sugabar" a été mentionné dans les monuments épigraphiques indiquant l'emplacement de la Cité.

Ce nom serait d'importation [phénicienne](#) signifiant « marché du blé » ou d'origine [libyco-berbère](#) : *Izeikir Abadir* « La montagne du dieu Abadir » caractérisant le massif montagneux du [Zaccar](#). Pline, quant à lui, qualifie cette cité de *Colonia Augusta*.

A la conquête arabe, le toponyme [Manliana](#) fut arabisé pour devenir MEL-ANA (pleine, remplie, riche), puis MILYANA. Cette appellation est due sans doute à l'abondance des eaux et la richesse des vergers qui caractérisent la région. *Miliana* fut longtemps capitale-refuge des [Rois Numides](#). Elle fut l'une des grandes cités de la province de [Maurétanie Césarienne](#) et siège d'un évêché. Plusieurs voies la relaient aux autres villes avoisinantes.

La ville Romaine fut fondée par l'empereur [Octave](#) entre [27](#) et [25 av. J.-C.](#). Ses antiquités ont été citées dans de nombreux ouvrages d'auteurs « La cité Romaine » est située sur le flanc de la montagne [Zaccar](#) qui s'élève à 4000 pieds d'altitude.

Des restes d'architecture et de sculpture découverts en ces lieux et réutilisés plus tard par les [Turcs](#) pour la construction des remparts de la ville démontrent l'importance de cette cité dans l'Antiquité ».

Parmi les documents archéologiques romains trouvés à *Miliana*, on signale l'existence d'un [cippe](#) portant une inscription mentionnant que le petit fils et l'arrière petit fils de [Pompée](#) sont inhumés à *Miliana*.

Voici cette inscription :

Q-POMPEIO CN.F  
QVRIT CIEMENTI  
PA/.... DURV  
EX TESTAMENTO  
Q.POMPEIO F.QVIR  
ROGATI FRATRIS SVI  
MARRA POSUIT

Grâce à son site fortifié en [375](#) le général romain [Théodose l'Ancien](#), évacuant [Césarée \(Cherchell\)](#) vint occuper "[Sugabar](#)" à mi-côté du [mont Transcellens](#) pour réprimer l'insurrection du chef [berbère Firmus](#).

Au **Ve siècle**, avec le déferlement des **Vandales**, la ville romaine s'effaça avec la plupart de ses monuments antiques.

Elle fait partie du royaume des **Maghraouas** dans l'ancien temps.

Entre 972-980 après J.C, **Abou El Feth Bologhine Ibn Ziri Essanhadji**, vassal d'**Al Moez il Din Allah** de la dynastie des **Fatimides** restaura et reconstruisit la ville médiévale sur les ruines de l'antique **ZUCCHABAR**. **Bologhine ibn Ziri** devint le maître incontesté d' **Ifriqiya**. Pendant un certain temps, **Miliana** fut la capitale d'une grande partie du **Maghreb**. Durant cette période la ville renaît et connut une grande prospérité.

Au X<sup>e</sup>, **Ibn Hawqal** fut le premier géographe Arabe à citer le nom de **Miliana** dans ses écrits. Il la situe à une étape d' **El-Khatra** et la qualifie de « cité antique , pourvue de moulins que fait tourner son cours d'eau et possédant un grand nombre de canaux d'irrigation ».

Au XI<sup>e</sup> siècle, **El Bakri** constate que la ville est romaine et renferme de nombreuses antiquités.

Des voyageurs arabes sont passés à **Miliana** tels que **Ibn Maâchara**, **El Abdari** qui lui dédie quelques poèmes et **Ibn Batouta** la cite régulièrement.

En 1372, **Ibn Khaldoun** décrit la ville :

*« C'est une cité faisant partie du domaine **Maghrawa Béni Warsifen** dans la plaine de **Chélif**... et que **Bolugginea** tracé le plan d'**El Djezaïr**, de **Melyana** et de **Lemdiyya**».*

Au cours de cette période, **Miliana** fut un foyer de culture. Elle abrita un grand nombre d'érudits dans différentes disciplines, hommes de sciences notamment, qui furent très célèbres au niveau du **Maghreb** et du **Machrek musulman**.

Comme par exemple, **Ahmed Ben Otmane El Meliani**, poète et écrivain du XIII<sup>e</sup> siècle et **Ali Ben Omrane Ben Moussa El Miliani**, théologien ou **Ali Ben Meki El Miliani**, théologien et juriste du XIV<sup>e</sup> siècle.

À l'instar des autres villes du **Maghreb**, **Miliana** connut plusieurs conquêtes ainsi que des troubles politiques.

1081 : **Yousef Ibn Tachfin**, chef des **Almoravides** occupa **Alger**, **Médéa** et **Miliana**.



**1159 : Miliana fit partie de l'empire Almohade**

**1184 : le siège des Béni Ghania. Grande résistance de la Mitidja menée par Mendel Ibn Abderrahmane El-Maghraoui mais Yahia Ibn Ghania et les siens finiront par occuper Alger en 1225.**

**1238, c'est au tour des Hafsides de Tunis qui viennent soutenir leurs alliés les Béni Tudjin en possession de la ville.**

**1268 : Yaghmorassen tente d'occuper la région de Meliana en défiant les futurs Mérinides il reconnaît les Almohades.**

**1270 : Occupation de la ville de Miliana capitale des Maghraoui, débarquement à Tunis des croisés le 18 juillet qui amène la peste. Grave épidémie.**

**1308 : Les Zianides imposèrent leur autorité sur Miliana et sur presque toutes les villes du Maghreb central.**

**1317 : Occupation de la ville par les Abdalwadides de Tlemcen.**

**1461 : Abou Abdallah Mohamed El Moutawakil, sultan de Ténès, s'empara de Médéa et Miliana d'où il forma une armée pour aller conquérir le pays des Beni-Rached celui des Hawwara et Mostaganem ainsi que Mazagran. Il s'emparera de Tlemcen l'année suivante.**

Même si à partir de 1492, plusieurs contingents d'arabes chassés d'Espagne, après la chute de Grenade, vinrent s'installer dans la région; les **Milianais** jouirent d'une certaine autonomie et d'une tranquillité certaine jusqu'à la venue des **Turcs**.

La ville étouffe entre ses vieux remparts au creux d'une végétation luxuriante. Ses jardins et ses vergers cultivés en banquettes s'échelonnent harmonieusement vers la plaine.

Pour se rendre à **Miliana**, il faut quitter la route nationale n° 4, entre **Alger** et **Khemis-Miliana** au niveau du **col Kondék** et emprunter soit la route qui passe près du village d'**Ain-Torki (ex-Margueritte)** ou bien celle du lieu-dit **Adelia(ex-Miliana-Margueritte)** comme l'indique le panneau de signalisation. On peut également y aller en prenant une autre route vers le nord au niveau du centre ville de **Khemis-Miliana**.

Avec **Médéa**, sur l'axe nord-sud, et **Miliana**, à moitié chemin entre l'est et l'ouest, les conquérants qui se sont succédé en **Algérie**, cadenassaient très facilement les passages stratégiques. Qu'il s'agisse des Romains, des Arabes, des Turcs ou des Français, le premier souci des occupants est de s'assurer de ces deux villes dont la communauté de destin est troublante, jusqu'au moindre détail. Depuis les temps les plus reculés, elles étaient connues pour la qualité des produits de leur terroir, qui poussaient à l'identique, à une altitude similaire et sous un climat semblable.

Le microclimat, « frais et tempéré » de **Miliana**, détonne de « la poêle à frire » du **Chélif** où il pleut à peine 400 mm par an, en moyenne, contre 1 500 mm, au sommet du **Zaccar**. Quoique le couvert végétal commence sérieusement à se dégrader. La ville est plantée de platanes qui sont son symbole, même si sur ses armoiries on y trouve « un palmier et un lion », lointain souvenir de l'époque où ce félidé infestait les montagnes avoisinantes.

Cette ville qui comptait intra muros, pas plus de 3 000 habitants, en a aujourd'hui, dix fois plus. Pour faire de la place, on a commencé par mettre à bas les murailles en pierres de taille et les portes superbes et imposantes d'**Alger** et d'**El Gherbi**. Peu à peu la ville sous la poussée démographique et le manque d'espace vital s'est « auto digérée ».

Dans la fameuse « **Blacet El Fham** », la **place au Charbon**, ainsi nommée à cause du commerce d'avant le gaz de ville. Des kiosques, comme des verrues, l'ont défigurée, ce qui aurait dû rester un endroit préservé.

À l'ombre des platanes, d'un siècle et demi d'âge, on sert le meilleur thé du département et on peut y voir des personnages d'un autre siècle, le jour de marché, descendus des monts pour vendre leurs produits, dans un accoutrement des plus traditionnels.

L'écrivain français Alphonse Daudet atteint de troubles cardiovasculaires, s'est installé dans cette partie du Zaccar. Il y a rédigé son célèbre Tartarin de Tarascon, qui était prisé dans les manuels scolaires pendant la colonisation française. Il réussit à peindre beaucoup de tableaux de toiles de la ville de Miliana en s'installant le jour dans les cafés maures.

La boutique, d'où il observait les mœurs citadines, d'une ville qui l'a impressionné à un point tel, qu'il lui a réservé tout un chapitre dans *Les Lettres de mon Moulin (à Milianah)*, est encore debout. Mais à la vitesse à laquelle les vieilles maisons disparaissent, il est à craindre que bientôt, de modernes et froids HLM ne remplacent le style de vie « tout en saveur et en nuances » au profit de parallélépipèdes de parpaings froids et gris.



Place Emir Abdelkader à Miliana en Algérie (actuellement)

### La colonisation militaire :

Le 11 Avril 1842, Béni-Mered située à 7 kilomètres de Boufarik avec une redoute en terre avec blockhaus devenait un haut lieu de l'occupation de la Mitidja lorsque le sergent BLANDAN tombait sous les balles des Hadjoutes, immortalisant par son sacrifice la résistance du monde civilisé contre la barbarie.

Dès lors, le blason de Béni Mered était créé avec pour devise « Blandan, Blandan , Dix contre Cent ».

Gouverneur général d'Algérie, Thomas-Robert Bugeaud poursuit son projet de colonisation militaire en peuplant de soldats libérables les villages de Béni-Mered et de Mahelma.

Le 30 Novembre 1841 Béni-Mered est choisi pour un emplacement d' un village défensif (Moniteur Algérien).

Le 20 Avril 1842 de Jouslard exécute des travaux à Béni-Mered avec la 2<sup>e</sup> compagnie du Génie.

Pour Béni-Mered, aucune sélection, n'est faite parmi les soldats : on désigne une compagnie du 48<sup>e</sup> de ligne, composée d'un lieutenant et de 66 sous-officiers, caporaux et soldats, qui le 18 novembre 1842 arrive sur le territoire où quelques mois avant, le sergent Blandan trouva une mort glorieuse.

Béni-Mered, située dans la plaine de la Mitidja, entre Boufarik et Blida, possède de bonnes terres à blé, et un terrain uni facile à travailler. L'eau est abondante, et - fait à noter- il n'existe pas de marécages alentour, un Centre est créé rattaché à Blida.

La compagnie prend donc possession de cet emplacement salubre et protégé des vents du sud par les montagnes de l'Atlas, dans les meilleures conditions. Les soldats-colons trouvent des maisons construites par le Génie militaire.

La discipline militaire est appliquée dans toute sa rigueur et les colons sont soumis au travail en commun, ce qui provoque de violentes récriminations : « Le travail en commun serait parfait si chacun de nous travaillait consciencieusement, selon ses forces et ses aptitudes, pour assurer à la communauté la satisfaction de ses besoins. Mais il n'en est pas ainsi : il y a parmi nous des laborieux et des paresseux, et ceux-ci se croisent les bras et fument leur pipe, tandis que ceux-là peinent et piochent. Nous demandons en conséquence que les lots individuels qui nous avaient été promis, nous soient distribués ».

Bugeaud, frappé par la justesse de ce raisonnement se rend à l'évidence, et peu après sa visite accorde satisfaction aux intéressés en supprimant le travail en commun.

Après leur désassociations les soldats-colons de Béni-Mered sont mis en possession de leurs lots individuels qui se fait par tirage au sort.

- **G.A.M.T n°23-Extrait du livre : Les villages d'Algérie d'Emile Violard**

**Dans le N° 518 du M.A. du 20 Janvier 1843: *Le 2<sup>e</sup> village défensif construit par le génie, est entouré d'un mur d'enceinte en maçonnerie et se compose déjà de 10 maisons pouvant servir à 20 ménages.***

**Extrait du registre des délibérations du Conseil d'Administration du Gouvernement Général de l' Algérie à la date du 16 janvier 1843**

***Monsieur le gouverneur Général de l' Algérie fait connaitre que depuis environ deux mois il a placé sur ce point (Béni-Mered) une compagnie de colons Militaires composé d'hommes de bonne volonté du 48<sup>e</sup> non encore libéré du service, et qui ont un désir de demeurer en Algérie après leur libération... Une famille de Haute Saône composée de onze personnes dont le fils aîné est un ancien soldat de l'Armée d'Afrique, cultive aussi un petit lot qui à été mis à sa disposition avec l'une des maisons.***

**Rapport sur la création et l' existence de la colonie de Béni-Mered**

**La compagnie de Colons Militaires, composé d'un lieutenant, soixante sous officiers, caporaux et soldats appartenant au 48<sup>e</sup> régiment de ligne, a été créé en 1842 par M. Bugeaud, Lieutenant-Général, Gouverneur Général.**

**Elle est partie d'Alger le 18 Novembre 1842, pour se rendre à Béni-Mered, lieu de destination, ou elle est arrivée le 19. Les maisons qu'elle devait occuper n'étant pas entièrement terminées, elle a été logée dans des baraques en planches construite dans l'intérieur du village.**

**Une famille de douze personnes (famille GOGUEY) est également partie d'Alger avec la compagnie pour se rendre au même lieu, ou elle a reçu une concession. Elle a été logée dans une des maisons non encore achevées.**

**Nom des COLONS :**

**BATAILLE, BURY Pierre, BOUGEL Jean Pierre, BLONDEL Marthe, BISCOS Bertrand, BISCOS Jean, BISCOS Joseph, BELOEUILLET, BAUDRY Marie, BENY J-Baptiste, BARNY, BARTHELEMY Félix, CHATAIN François, CHERRIER Joseph, CHARLES Jacques, CASTAN François, Vve. CASNAVE, DUCARNE Jean Baptiste, DELORMEL, DUPONT Louis, DASTINGUE Pierre, Vve. DALBIGOT, ENILLOT Robert, GOGUEY Claude, GIRIN Joseph Marie, GABAROT Bertrand, GIRY François, GUERIN Jean Baptiste, GASTON Pierre, GALTIER Pierre, Vve. HOUVET, LEDOUX, LAPEYRE Victor, LIORET Jean, LASSALE François, LAURA Jean, LANDIN, MONTAUBAN Franc, DOMAIRE Pierre dit MIRAIL, MAIRE Amiel, MENIL Victor, Vve. MOL, MUFFET Françoise, MUFFET Claude, MARTIN Jean, MOUTOU François, MAIRE Antoine, MICHEL Claude, NEVEUX, NARBONNET Jean Marie, PACHEUX Mathieux, PACHEUX Joséphine, PARIS Denis, PARENT François, PARISOT François, PASCAL Henri, PONTET Raymond, PHILIBERT Etienne, PICHELIN François, ROUDIX François, REPREGIER François, ROUSTAN Séraphin, ROUSSELOT Claude, ROBERT Jules, ROZAN Joseph, SEINS Michel, SUZANNE Gabriel, TEXIER Théodore, THIEBAUD Jean, VERNHEL Pierre.**

**De provenance divers BISCOS (Béarn), BELOEUILLET (Auvergne)**

**Le 04/06/1844 le village de Mered compte 22 familles qui forment en ce moment un noyau de 75 personnes.**

**Béni-Mered aura une maison d'école, un presbytère, on y construit un lavoir, un abreuvoir et un monument à la gloire des braves du 26<sup>e</sup> sera érigé sur la place :**

**L'obélisque**

**Pour perpétuer la mémoire du combat du sergent Blandan et de ses compagnons dans la Mitidja à Béni-Mered, le gouvernement a autorisé l'érection dans la commune d'un obélisque dont le fût, haut de 22 mètres, repose sur une base disposée en fontaine.**

**Note : Actuellement la colonne n'existe plus puisqu'elle a été démolie avec grande difficulté, pierre à pierre en 1962**

**Les grands Travaux modernes**

**Il fut aménagé un jardin public planté d'arbustes à feuillage persistant et de rosiers.**

**Très rapidement, le village pris sa vocation agricole et un grand réseau de canalisations en ciment dirigeait les eaux de l'Oued Béni-Aza vers les jardins maraîchers.**

**La dernière grande réalisation de la municipalité Alexandre Ferrando a été le déplacement du monument aux Morts pour permettre la construction d'un espace de festivités. Un kiosque à musique et une aire de danse à ciel ouvert virent le jour.**

**Vers les années 50, c'est la polyculture qui orienta les activités agricoles. L'irrigation, toujours plus performante, favorisa les cultures maraîchères, le tabac, les agrumes. Le blé dur alimentait les usines de Blida pour la fabrication de pâtes, de couscous.**

**Invention de la charrue mono soc à timon**

**Le charron-forgeron et Maire de Béni-Mered, Eugène Hoffmann inventa une charrue dont il déposa le brevet en 1900. C'était un mono soc à timon de bois porté sur deux roues que l'on pouvait diriger par deux mancherons à l'arrière et dont on pouvait régler la profondeur du sillon. Fabriquée et commercialisée à Béni-Mered depuis le début du siècle.**

**Divers :**

**Plan des concessions**

**Photo colonne Blandan et autres**

**Eglise de Béni-Mered Avant après les Cloches, Les Maires, L' Amicale.**

**Liste des baptêmes 1873 à 1875**

**En 1873, l'expansion de Blida permis la création de plusieurs communes ; Béni Mered fut séparé de Blida et érigé en commune de plein exercice.**

**En 1963, après l'Indépendance Béni Mered a été de nouveau rattaché à la commune de Blida.**

## Chapitre III

### TENIEK EL HÂAD (ALGÉRIE) LE 15 FÉVRIER 1889.



#### Création

1830-1962 Algérie

Téniet-el-Haad, le "col du dimandhe" sa vocation française prit corps dès **1843** lorsqu'un poste militaire, appelé alors Bordj, y fut installé pour protéger les populations conquises et couper les communications entre les troupes de l'Émir Abd-el-kader.

Il fut consacré centre de colonisation le 2 août **1858** et devint **commune en plein exercice** en janvier **1883** par décret impérial puis commune mixte en **1896** ; elle englobait Bordeaux, Marbot et Vialar, chef-lieu de canton et, plus tard sous-préfecture du département d' Orléansville.

Ce qui distinguait Téniet des autres "villages de colonisation" était le peu de colons qui s'étaient installés dans la région.

La terre était pauvre et ingrate et les habitants européens- plus de 600 - étaient des fonctionnaires, des entrepreneurs et des forestiers.

Le contentieux né des appropriations des "terres indigènes" étant inexistant, les relations entre les communautés étaient harmonieuses.

Mais c'est surtout la montagne du Meddad et sa forêt de cèdres qui ont immortalisé Téniet.

Guy de Maupassant écrivait : "Mais ce qui m'a laissé au coeur les plus chers souvenirs en cette excursion, ce sont les marches de l'après-midi le long des chemins un peu boisés sur ces ondulations de côtes d'où l'on domine un immense pays onduleux et roux depuis la mer bleuâtre jusqu'à la chaîne de l'Ouarsenis qui porte sur ses faîtes la forêt de cèdres de Téniet-el-Haad"- Allouma, de Guy de Maupassant. texte publié dans L'écho de Paris février **1889**, puis dans le recueil La main gauche.

Il s'agit du Parc National des Cèdres du Meddad, connu sous le beau nom de "Paradis des Cèdres" Il se trouve à quatre ou cinq kilomètres au nord de Téniet, dernière étape avant les immensités désertiques sahariennes.

Source Figaro Magazine cahier 3 du 16.10.2004 : "Nous étions en liberté..." de Madoui



## Historique de Theniet El-Had

C'est en 1848 que la commune de Theniet El-Had naquit.

Au départ, appelée cercle de Theniet El-Had (arrondissement de Miliana). Le premier acte de naissance a été signé par un capitaine de l'armée coloniale, commandant de place faisant fonction d'officier d'état civil. De cercle, elle devint canton, après établissement du senatus consult qui déterminait la propriété foncière.

Theniet El-Had fut proclamée commune de plein exercice en 1883 et ce, par décret impérial (sous Napoléon III) puis commune mixte en 1896. Mahdia (ex-Bordeaux), Tissemsilt (ex-Vialar), Tarik Ibn Zyad (ex-Marbot) dépendaient d'elle.

La première délibération du conseil municipal eut lieu le 21 janvier 1883 à deux heures de l'après-midi.

Actuellement la commune de Theniet El-Had est dirigée par Hellal Rachid (ex-professeur de sciences naturelles) qui, en dépit de certaines contraintes, déploie des efforts considérables avec sa jeune équipe composant l'exécutif pour répondre aux besoins de la population.



Boulevard de Tiaret

## Parc National des Cèdres

Le parc national des cèdres a été créé par arrêté gouvernemental du 3 août 1923. Il a été prélevé sur la forêt domaniale des Cèdres.

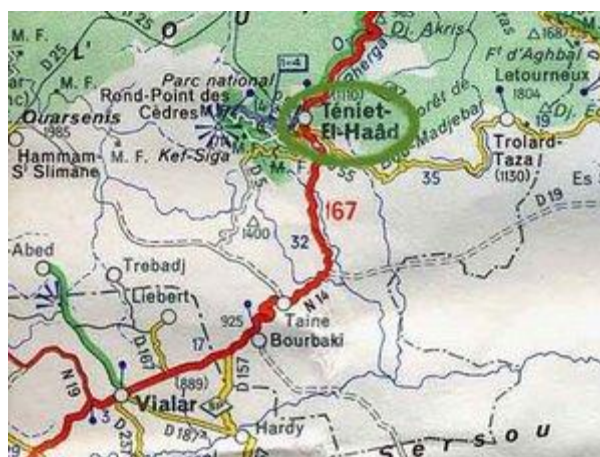


Le Parc abonde en sites artistiques extrêmement variés :

1. - Le Rond-Point des cèdres
2. - Le Kef-Siga
3. - Le Ras-el-Braret
4. - Ourten
5. - Le Pré Maigrat
6. - et d'autres : le vieux cèdre "la Sultane", le cèdre Parasol, Le cèdre Messaoud (le plus gros de la forêt)



Repères géographiques





### Gourbi

**Teniek-el-haâd**, le Ras El Braret est son point culminant à plus de 1 700 m d'altitude. Cette commune compte actuellement pas moins de 32 000 habitants dont 70% des jeunes. La population active exerce en particulier dans le secteur tertiaire (administration et différents services). En deuxième position vient le secteur primaire notamment avec l'élevage et l'agriculture. L'industrie est quasiment absente. C'est ce qui explique en partie le taux de chômage des plus élevés. Un chômage accentué par les dix dernières années de violence. Une violence qui a, à son tour, poussé de nombreux montagnards à l'exode.

## Interrogation écrite de mon arrière grand père

**Trou de Tirailleur** : C'est un trou de 0.80 carré, de 0.80 de profondeur avec un petit gradin à l'intérieur pour permettre de s'asseoir, les terres sont rejetés en avant et un peu sur les côtés afin d'offrir un abri très sur.

**Abri du Tirailleur** : L'abri des Tirailleurs mesure 1.30 de largeur et 0.30 de profondeur. Du côté opposé à celui dont peut venir l'ennemi.

Les terres sont et fortement rejetées en avant en laissant une berne de 0.30 et forment un bourlet de 0.60 à 0.60 d'épaisseur et de 0.40 à 0.50 de hauteur elle est destinée à abriter une ligne de tirailleurs couchés, le dessus du talus doit-être martelé avec le dos de la pelle pour épaissir le sommet sans faire perdre la hauteur.

**Tranchée abri** : La tranchée abri est d'un fossé qu'à 1.00 de largeur sur 0.50 de profondeur. Le fossé est creusé de manière à donner au talus une légère pente et 1.10 de large dans le fond. Les terres sont rejetées en avant en laissant une berne de 0.30 et forme un bourlet de 1.70 à 1.80, d'épaisseur à 0.60, de hauteur 0.50 de plate forme cette ouvrage expéditive, est la plus sure et la plus employée.

**Tranchée abri** : La tranchée abri est d'un fossé qu'à 1.00 de largeur sur 0.50 de profondeur. Le fossé est creusé de manière à donner au talus une légère pente et 1.10 de large dans le fond. Les terres sont rejetées en avant en laissant une berne de 0.30 et forme un bourlet de 1.70 à 1.80, d'épaisseur à 0.60, de hauteur 0.50 de plate forme cette ouvrage expéditive, est la plus sure et la plus employée.

**Tranchée Abri Perfectionnée** : Elle est composée d'un fossé ayant 1.00 de profondeur sur 2.40 de largeur, en haut 0.50. De largeur en haut on laisse des deux côtés une banquette de 0.50 en dedans et de 0.60 du côté du bourlet. Les terres rejetées en avant forment une masse pouvant offrir une grande résistance et ayant 3.00 d'épaisseur sur 0.80 de hauteur.

Les bonnettes en terre offrent au tireur un moyen de se masquer pour tirer, mais peuvent aussi servir de ligne de mire fixe à l'ennemi qui n'a qu'à attendre qu'un homme se prépare à viser pour lâcher son coup avant que l'autre ait le temps de mettre en joue.

**Batterie expéditive** : La batterie expéditive sert à abriter une pièce elle se compose du plat de forme de 3.50 de large sur 3.00 et dans chaque angle il y a un trou de 1.20 carré et 1.00 de profondeur qui sert à abriter les hommes non employés à la manœuvre. La plate forme à 0.50 de profondeur en avant, et 0.20 en arrière, ce qui forme une petite avancée vers l'ennemi offrant une résistance au recul de la pièce pendant le tir.

Cet ouvrage est très facile à établir mais quand la pente est en pays montagneux et opposée au côté de l'ennemi l'ouvrage terminé le bourlet offre un demi-cercle un peu aplati en avant.

**Revêtement** : Les revêtements servent à maintenir les terres et sont employées principalement pour les talus antérieurs ce qui donne une pente beaucoup plus raide. Il en existe plusieurs sorte. 1° le revêtement en gazon ou en motte, le plus facile à se procurer et offre une bonne résistance si les mottes sont d'une épaisseur suffisante et bien placée. 2° le revêtement en gabion sorte de pané cylindrique ouvert des deux bout et fait avec des branches flexibles et six piquets pour les confections, les piquets sont enfoncés de 0.10 dans la terre et on enlace des branches autours en serrant le plus possible.

Le gabion terminé on porte devant le talus à renforcer et bien enfoncer les piquets et l'intérieur est rempli de terre.

**Notation** : Travail passable. Le Caporal BOUFFARD aurait du donner la composition de l'atelier et plus de clarté dans la définition des ouvrages.

Signé : Ch. Sabiron ???

Nota : j'aurais bien avoir les mêmes récits de guerres de mes Grands Pères 14-18 et 39-45 ainsi que la vie dans les camps. La construction du Chemin de Fer du Maroc aussi, mais malheureusement je n'ai retrouvé que ce récit de voyage de mon Arrière Grand Père Emile).